

## Dictée Internet du lundi 18 janvier Texte de Blaise Cendrars + CORRIGÉ

Incipit \* du roman de Blaise Cendrars, L'Or (1925)

- Ecrivez ou accordez comme il convient **les mots en gras**

Ces paisibles campagnards bâlois 1 furent tout à coup **mis en émoi** par l'arrivée d'un étranger. Même en plein jour, un étranger est quelque chose de rare dans ce petit village de Rünenberg ; mais que dire d'un étranger qui s'amène à une heure **indue**, le soir, si tard, juste avant le coucher du soleil ? Le chien noir resta la patte en l'air et les vieilles femmes laissèrent choir leur ouvrage. L'étranger venait de déboucher par la route de Soleure. Les enfants s'étaient d'abord **porté** à sa rencontre, puis **ils s'étaient arrêté**, indécis. **Quant / quand / qu'en** au groupe des buveurs, « Au Sauvage », ils avaient **cessé** de boire et observaient l'étranger par en dessous. Celui-ci s'était **arrêté** à la première maison du pays et avait **demandé** qu'on veuille bien lui indiquer l'habitation du syndic de la commune. Le vieux Buser, à qui il s'adressait, lui tourna le dos et, tirant son petit-fils Hans par l'oreille, lui dit de conduire l'étranger chez le syndic. Puis il se remit à bourrer sa pipe, tout en suivant du coin de l'œil l'étranger qui s'éloignait à **longues enjambées** derrière l'enfant trotinant. On vit l'étranger pénétrer chez le syndic. Les villageois **avaient eu** le temps de le détailler au passage. C'était un homme grand, maigre, au visage **prématurément** flétri. D'étranges cheveux **jaune filasse** sortaient de dessous un chapeau à boucle d'argent. Ses souliers étaient cloutés. Il avait une grosse épine à la main. Et les commentaires d'aller bon train. « Ces étrangers, ils ne saluent personne » disait Buhri, l'aubergiste, les deux mains croisées sur son énorme bedaine. « Moi, je vous dis qu'il vient de la ville », disait le vieux Siebenhaar qui autrefois avait été soldat en France ; et il se mit à conter une fois de plus les choses curieuses et les gens **extravagants** qu'il avait vus chez les Welches 2 . Les jeunes filles avaient surtout **remarqué** la coupe raide de la redingote et le faux col à hautes pointes qui sciait le bas des oreilles ; elles potinaient à voix basse, **rougissante, émue** . Les gars, eux, faisaient un groupe **menaçant** auprès de la fontaine ; ils attendaient les événements, **prêts / près** à intervenir. Bientôt, on vit l'étranger réapparaître sur le seuil. Il semblait très las et avait son chapeau à la main. Il s'épongea le front avec un de ces grands foulards **jaune** que l'on tisse en Alsace. Du coup, le bambin qui l'attendait sur le perron, se leva, raide. L'étranger lui tapota les joues, puis il lui donna un thaler 3 , foula de **ses / ces** longues enjambées la place du village, cracha dans la fontaine en passant. Tout le village le contemplait maintenant. Les buveurs étaient **debout**. Mais l'étranger ne leur **jeta** même pas un regard, il regrimba dans la carriole qui l'avait **amené** et disparut bientôt en prenant la route **planté** de sorbiers qui **mène** au chef-lieu du canton. Cette brusque apparition et ce départ précipité bouleversaient **ces / ses** paisibles villageois. L'enfant s'était mis à pleurer. La pièce d'argent que l'étranger lui avait **donné** circulait de main en main. Des discussions s'élevaient. L'aubergiste était parmi les plus violents. Il était outré que l'étranger n'ait même point **daigné** s'arrêter un moment chez lui pour vider un cruchon. Il parlait de faire sonner le tocsin pour prévenir les villages circonvoisins 4 et d'organiser une chasse à l'homme. Le bruit se répandit bientôt que l'étranger se réclamait de la commune, qu'il venait demander un certificat d'origine et un passeport pour entreprendre un long voyage à l'étranger, qu'il n'avait pas pu faire preuve de sa bourgeoisie 5 et que le syndic, qui ne le

connaissait pas et qui ne l'avait jamais vu, lui avait refusé et certificat et passeport. Tout le monde loua fort la prudence du syndic.

Blaise Cendrars : *L'Or* (1925), chapitre 1.

1 Bâlois : de la région de Bâle, ville située au nord de la Suisse.

2 Welches : terme méprisant appliqué par les Suisses alémaniques aux Romands, c'est-à-dire aux Suisses qui parlent français (mot allemand).

3 Thaler : unité monétaire des pays germaniques à cette époque.

4 Circonvoisins : situés tout autour, avoisinants.

5 Il n'avait pas pu faire preuve de sa bourgeoisie : il n'avait pas pu prouver qu'il était né dans le bourg.

- **L'incipit d'un texte :**

Le terme "incipit" vient du verbe latin incipire = commencer. **L'incipit** sert à désigner le début d'un **roman**. On peut dégager plusieurs fonctions : ... En effet, il définit le genre du **roman** (**roman** épistolaire, **roman** réaliste...) et les choix de narration (point de vue, vocabulaire, registre de langue...) de l'auteur.

*L'Or* (sous-titré *La Merveilleuse Histoire du général Johann August Suter*) est un roman de Blaise Cendrars paru chez Grasset en 1925. C'est le premier roman publié par son auteur, connu jusqu'alors pour ses poèmes (*Les Pâques à New York*, *la Prose du Transsibérien* et *de la petite Jeanne de France*) et ses collaborations avec les peintres dans les milieux d'avant-garde.

*L'Or* est une biographie du général Sutter, un aventurier d'origine bâloise (canton de la Suisse), qui fit fortune en Californie grâce à l'agriculture dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il racheta la région au Mexique et installa une véritable industrie de l'agriculture. Il était en passe de devenir *l'homme le plus riche du monde* mais fut ruiné par la découverte d'or sur ses terres en 1848 et par la grande ruée vers l'or qui s'ensuivit. Des milliers de personnes se ruèrent sur les territoires du général Sutter, dévastant tout ce qu'il avait mis tant d'énergie à construire. Ces nouveaux arrivants venaient avec des notaires et se procuraient de faux titres de propriété flamboyants. Le général fatigué et abattu par tant d'injustice sombra dans une mélancolie passive jusqu'à ce que sa famille réapparaisse devant sa maison. Il décida de se reprendre en main et poursuivit en justice les milliers de prospecteurs qui exploitaient son territoire rempli d'or. Mais cela n'allait servir à rien ; la machine était déjà lancée et roulait beaucoup trop vite pour le général Suter. Celui-ci, dépassé, finit fou et mourut tristement en plein Washington.

L'homme a véritablement existé. Il s'agit ni plus ni moins que du fondateur de la Californie moderne ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Ru%C3%A9e\\_vers\\_l%27or\\_en\\_Californie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ru%C3%A9e_vers_l%27or_en_Californie))

Écrit en quelques semaines au retour du premier voyage de Cendrars au Brésil (1924), *L'Or* a connu immédiatement un grand succès qui ne s'est jamais démenti. Il marque un tournant dans l'œuvre de son auteur qui « prend congé » du poème pour devenir tout au long des années 1920 un romancier de l'aventure héroïque.

## L'AUTEUR : Blaise CENDRARS (1887.1961)

Blaise Cendrars, de son vrai nom **Frédéric Louis Sauser**, est un écrivain français d'origine suisse, né le 1er septembre 1887 à La Chaux-de-Fonds, dans le canton de Neuchâtel (Suisse). Il est mort à Paris le 21 janvier 1961. À ses débuts, il a brièvement utilisé les pseudonymes de Freddy Sausey, Jack Lee et Diogène.

Frédéric-Louis Sauser est né le 1er septembre 1887 à La Chaux-de-Fonds (canton de Neuchâtel), dans une famille bourgeoise d'origine bernoise mais francophone. Les voyages de son père, un homme d'affaires un peu niais et instable, font mener à la famille une vie itinérante, notamment à Naples. Envoyé en pension en Allemagne, Freddy fugue. Ses parents l'inscrivent à l'École de commerce de Neuchâtel, pour des études qui ne lui plaisent pas. En 1904, au vu de ses mauvais résultats scolaires, il est envoyé en apprentissage à Moscou et surtout à Saint-Pétersbourg, alors en pleine effervescence révolutionnaire. Jusqu'en 1907, il y travaille chez un horloger suisse. À la Bibliothèque impériale, dont il devient l'habitué, un bibliothécaire, R. R., l'encourage à écrire. Freddy commence à noter ses lectures, ses pensées.

Après un court séjour à Paris, il retourne en 1911, pour quelques mois, à Saint-Pétersbourg. Il y écrit son premier roman, *Moganni Nameh* qui ne paraîtra, en feuilleton, qu'en 1922 dans la revue *Les Feuilles libres*. Il se plonge dans Schopenhauer ; une formule de ce philosophe illumine son rapport à la réalité : « le monde est ma représentation ». Désormais, la vie et la poésie seront pour lui des vases communicants.

Fin 1911, Freddy s'embarque pour New York où il rejoint une amie, Féla Poznanska, une étudiante juive polonaise rencontrée à Berne. Il l'épousera par la suite et elle sera la mère de ses trois enfants, Odilon, Rémy et Miriam. Son séjour aux États-Unis lui montre la voie, nouvelle et soumise aux lois de la mécanique, de la vitesse, de la modernité, dans lequel le monde s'engage. Au sortir d'une nuit d'errance, il rédige son premier long poème, *Les Pâques à New York*, un poème fondateur de la poésie moderne. Pour le signer il s'invente un pseudonyme : **Blaise Cendrars**. Pour Cendrars, l'acte de création artistique a lieu lorsque le poète est telle une braise, qui se consume au cours de la création, puis s'éteint pour se transformer en cendres. C'est pourquoi il choisit son pseudonyme Blaise comme braise, et Cendrars comme cendre.

Il revient à Paris pendant l'été 1912, convaincu de sa vocation de poète. Le couple demeure au numéro 4 de la rue de Savoie. Avec Emil Szittyta, un écrivain anarchiste, il fonde une revue et une maison d'édition où il publie *Les Pâques*, puis *Séquences*, un recueil de poèmes plus anciens d'inspiration décadente, marqués par l'influence de **Rémy de Gourmont** qu'il admire comme un maître. *Séquences* appartient davantage à Freddy Sauser qu'à Cendrars, même s'il le signe de son pseudonyme. Il se lie d'amitié avec des personnalités artistiques et littéraires : **Apollinaire**

et les artistes de l'école de Paris, **Chagall**, **Léger**, **Modigliani** etc ... En 1913, il publie *La Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France*, avec des compositions en couleurs de **Sonia Delaunay**. Dans ce premier livre simultané, le texte et l'image sont étroitement imbriqués pour créer une émotion artistique nouvelle, qui sera à l'origine d'une vive polémique. Ce poème-tableau de deux mètres de hauteur, présenté sous forme de dépliant, est reconnu aujourd'hui comme une contribution majeure à l'histoire du livre. L'amitié liant Cendrars à certains artistes de l'École de Paris, conduit Cendrars à la création de poèmes abstraits révolutionnaires, qui constituent aussi pour certains des hommages directs à des peintres comme Chagall et Léger : il s'agit des Dix-neuf poèmes élastiques publiés en 1919.

En 1913, il fait paraître son poème le plus célèbre, *la Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*. Dès le début de la guerre de 14-18 il s'engage comme volontaire étranger dans l'armée française avant d'être versé dans la Légion étrangère. Le 28 septembre 1915, au cours de la grande offensive de Champagne, gravement blessé au bras droit par une rafale de mitrailleuse, il est amputé au-dessus du coude. Il est alors cité à l'ordre de l'armée, décoré de la médaille militaire avant d'être réformé.

Après une « année terrible », le poète manchot apprend à écrire de la main gauche. En 1916, il publie *La Guerre au Luxembourg*. Le 16 février 1916 (ou le 28 septembre 1915?), il est naturalisé français. Au cours de l'été 1917, qu'il passe à Méréville (Seine-et-Oise, aujourd'hui Essonne), il découvre son identité nouvelle d'homme et de poète de la main gauche, en rédigeant, au cours de sa « plus belle nuit d'écriture », le 1er septembre, *La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.* Commence alors une période d'activité créatrice intense placée sous le signe tutélaire de la constellation d'Orion, dans laquelle la main droite du poète s'est exilée.

Dans *J'ai tué* (1918), premier livre illustré par **Fernand Léger**, il écrit quelques-unes des pages les plus fortes et les plus dérangeantes qui aient été écrites sur la guerre :

*« Mille millions d'individus m'ont consacré toute leur activité d'un jour, leur force, leur talent, leur science, leur intelligence, leurs habitudes, leurs sentiments, leur coeur. Et voilà qu'aujourd'hui j'ai le couteau à la main. L'eustache de Bonnot. « Vive l'humanité ! » Je palpe une froide vérité sommée d'une lame tranchante. J'ai raison. Mon jeune passé sportif saura suffire. Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz, les mitrailleuses, toute la machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle. Je vais braver l'homme. Mon semblable. Un singe. OEil pour oeil, dent pour dent. À nous deux maintenant. À coups de poing, à coups de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué le Boche. J'étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre. »*

S'éloignant de Paris, il prend congé des milieux littéraires d'avant-garde (Dada, puis surréalisme) dont les polémiques lui paraissent dépassées pour se tourner vers le cinéma. Il devient l'assistant

d'**Abel Gance** pour **J'accuse**, où il tient également un rôle de figurant, puis pour *La Roue*. En 1921, il passe lui-même à la réalisation à Rome, mais l'expérience est un échec.

En janvier 1924, il se rend au Brésil à l'invitation de Paulo Prado, homme d'affaires et mécène des poètes modernistes de São Paulo, parmi lesquels Oswald de Andrade et Mario de Andrade. Dans un pays où la nature aussi bien que la population s'accordent à ses aspirations profondes, il découvre son « Utopialand » qu'il célébrera souvent dans ses livres. Il y retournera par deux fois, de janvier à juin 1926 et d'août 1927 à janvier 1928.

Il s'oriente dès lors vers le roman avec **L'Or** en 1925, où il retrace le dramatique destin de Johann August Suter, millionnaire d'origine suisse ruiné par la découverte de l'or sur ses terres en Californie. Ce succès mondial va faire de lui, durant les années 1920, un romancier de l'aventure que confirme **Moravagine** en 1926. Dans les années 1930, il devient grand reporter.

Une vie romancée de l'aventurier Jean Galmot (**Rhum - L'aventure de Jean Galmot**, 1930) lui fait découvrir le monde du journalisme. Dans les années 1930, il devient grand reporter pour explorer les bas-fonds (*Panorama de la pègre*, 1935). Son ami **Pierre Lazareff**, le patron de *Paris-Soir*, l'envoie prendre part au voyage inaugural du paquebot *Normandie*, puis visiter Hollywood, la Mecque du cinéma. Pendant la même période, il recueille dans trois volumes d'« histoires vraies » les nouvelles qu'il a publiées dans la grande presse. En décembre 1934, il rencontre **Henry Miller** qui deviendra un de ses amis.

Correspondant de guerre dans l'armée anglaise en 1939, il quitte Paris après la débâcle et s'installe à Aix-en-Provence puis, à partir de 1948, à Villefranche-sur-Mer. Après trois années de silence, il commence en 1943 à écrire ses *Mémoires* : **L'Homme foudroyé** (1945), **La Main coupée**, **Bourlinguer** et **Le Lotissement du ciel**. De retour à Paris en 1950, il collabore fréquemment à la Radiodiffusion française. Victime d'une congestion cérébrale le 21 juillet 1956, il est mort des suites d'une seconde attaque le **21 janvier 1961**.

Il faudra attendre les années 1970 pour découvrir que Cendrars avait composé ces poèmes par collage en découpant et réaménageant des fragments du *Mystérieux docteur Cornélius*, un roman populaire de Gustave Le Rouge. Il voulait ainsi montrer à son ami qu'il était lui aussi un poète.

**L'œuvre de Blaise Cendrars**, poésie, romans, reportages et mémoires, est placée sous le signe du voyage, de l'aventure, de la découverte et de l'exaltation du monde moderne où l'imaginaire se mêle au réel de façon inextricable. Le fonds d'archives de Blaise Cendrars se trouve aux Archives littéraires suisses à Berne.

*Incipit* \* du roman de Blaise Cendrars, L'Or (1925)

- Ecrivez ou accordez comme il convient **les mots en gras**

Ces paisibles campagnards bâlois 1 furent tout à coup **mis en émoi** par l'arrivée d'un étranger. Même en plein jour, un étranger est quelque chose de rare dans ce petit village de Rünenberg ; mais que dire d'un étranger qui s'amène à une heure **indue**, le soir, si tard, juste avant le coucher du soleil ? Le chien noir resta la patte en l'air et les vieilles femmes laissèrent choir leur ouvrage. L'étranger venait de déboucher par la route de Soleure. Les enfants s'étaient d'abord **portés** à sa rencontre, puis ils **s'étaient arrêtés**, indécis. **Quant / quand / qu'en** au groupe des buveurs, « Au Sauvage », ils avaient **cessé** de boire et observaient l'étranger par en dessous. Celui-ci s'était **arrêté** à la première maison du pays et avait **demandé** qu'on veuille bien lui indiquer l'habitation du syndic de la commune. Le vieux Buser, à qui il s'adressait, lui tourna le dos et, tirant son petit-fils Hans par l'oreille, lui dit de conduire l'étranger chez le syndic. Puis il se remit à bourrer sa pipe, tout en suivant du coin de l'œil l'étranger qui s'éloignait à **longues enjambées** derrière l'enfant trotinant. On vit l'étranger pénétrer chez le syndic. Les villageois **avaient eu** le temps de le détailler au passage. C'était un homme grand, maigre, au visage **prématurément** flétri. D'étranges cheveux **jaune filasse** sortaient de dessous un chapeau à boucle d'argent. Ses souliers étaient cloutés. Il avait une grosse épine à la main. Et les commentaires d'aller bon train. « Ces étrangers, ils ne saluent personne » disait Buhri, l'aubergiste, les deux mains croisées sur son énorme bedaine. « Moi, je vous dis qu'il vient de la ville », disait le vieux Siebenhaar qui autrefois avait été soldat en France ; et il se mit à conter une fois de plus les choses curieuses et les gens **extravagants** qu'il avait vus chez les Welches 2 . Les jeunes filles avaient surtout **remarqué** la coupe raide de la redingote et le faux col à hautes pointes qui sciait le bas des oreilles ; elles potinaient à voix basse, **rougissantes, émues**. Les gars, eux, faisaient un groupe **menaçant** auprès de la fontaine ; ils attendaient les événements, **prêts / près** à intervenir. Bientôt, on vit l'étranger réapparaître sur le seuil. Il semblait très las et avait son chapeau à la main. Il s'épongea le front avec un de ces grands foulards **jaunes** que l'on tisse en Alsace. Du coup, le bambin qui l'attendait sur le perron, se leva, raide. L'étranger lui tapota les joues, puis il lui donna un thaler 3 , foula de **ses / ces** longues enjambées la place du village, cracha dans la fontaine en passant. Tout le village le contemplait maintenant. Les buveurs étaient **debout**. Mais l'étranger ne leur **jeta** même pas un regard, il regrimpa dans la carriole qui l'avait **amené** et disparut bientôt en prenant la route **plantée** de sorbiers qui **mène** au chef-lieu du canton. Cette brusque apparition et ce départ précipité bouleversaient **ces / ses** paisibles villageois. L'enfant s'était mis à pleurer. La pièce d'argent que l'étranger lui avait **donnée** circulait de main en main. Des discussions s'élevaient. L'aubergiste était parmi les plus violents. Il était outré que l'étranger n'ait même point **daigné** s'arrêter un moment chez lui pour vider un cruchon. Il parlait de faire sonner le tocsin pour prévenir les villages circonvoisins 4 et d'organiser une chasse à l'homme. Le bruit se répandit bientôt que l'étranger se réclamait de la commune, qu'il venait demander un certificat d'origine et un passeport pour entreprendre un long voyage à l'étranger, qu'il n'avait pas pu faire preuve de sa bourgeoisie 5 et que le syndic, qui ne

le connaissait pas et qui ne l'avait jamais vu, lui avait refusé et certificat et passeport. Tout le monde loua fort la prudence du syndic.

Blaise Cendrars : L'Or (1925), chapitre 1.

- Des remarques sur l'orthographe de certains mots du texte :

- Quant, quand, qu'en :

**QUAND** exprime une date, un moment. On peut généralement le remplacer par **LORSQUE**. **QU'EN** est la forme contractée de "QUE EN", qui n'existe pas (il y aurait alors un hiatus sinon). **QUANT** s'écrit ainsi si on peut le remplacer par EN CE QUI CONCERNE., toujours devant à, au.

- Prêt, près :

Le mot peut être mis au féminin ? C'est qu'il s'agit de l'adjectif « **prêt** », qui est très souvent suivi de la préposition « à » :

Il est **prêt à** faire des sacrifices pour sa carrière. = Elle est **prête à** faire des sacrifices pour sa carrière.

Dans le cas contraire, il faut écrire « **près** », qui est presque toujours suivi de la préposition « de » et qu'on peut remplacer par « sur le point de » :

Travaillant trop, il est **près de** craquer. = Travaillant trop, il est **sur le point de** craquer.